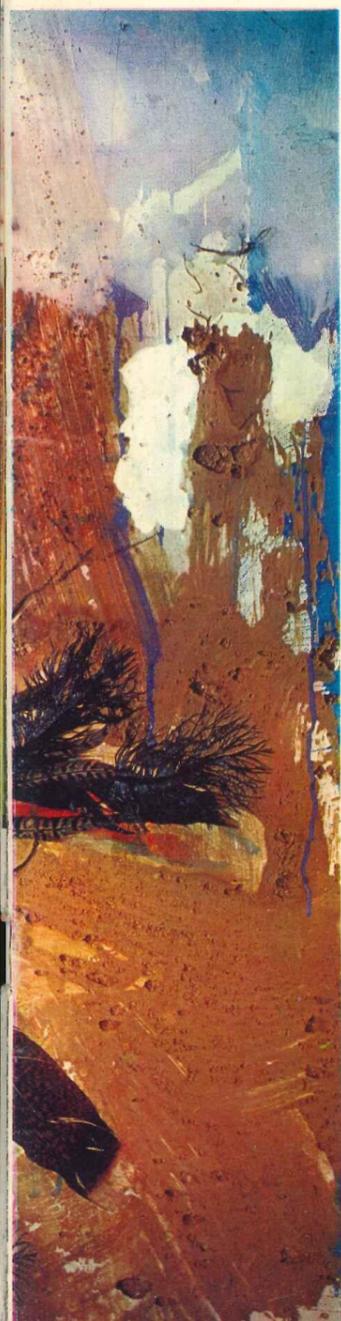


REBEYROLLE



18



LES OISEAUX VONT MOURIR A CUBA

De retour de Cuba, où il a représenté avec un groupe d'artistes et de critiques vivant à Paris, une sélection du Salon de Mai, Rebeyrolle a peint une série de toiles en hommage à Che Guevara qui font l'objet d'un accrochage à la galerie Maeght.

Il est impossible à celui qui a été à Cuba, d'oublier la présence insolite, dangereuse, inquiétante, des vautours perchés sur des poteaux télégraphiques, dans l'infamale danse des lumières qui mangent les volumes, car, Cuba, c'est plus qu'une symphonie de chaleur : un cri terrifiant qui foudroie l'âme. Dans ce pays des vertiges où des civilisations se sont succédées au nom de principes hypocrites, et ont asservi une race prédisposée à la vitalité élémentaire et au plaisir d'être, l'oiseau de la mort ponctue de sa masse sombre un paysage d'eau intensément bleue, de terre ocre et de rocailles rouges.

Rebeyrolle qui a été à Cuba comme on va à sa source, y trouvant non seulement une réalité nouvelle, dont il s'est imprégné, mais une morale nouvelle dont il s'est émerveillé, a été frappé par l'oiseau. On le retrouve en leitmotiv dans ses toiles récentes placées sous le vocable cubain, ou, plus exactement, sous celui de la Révolution, car Cuba est synonyme d'insurrection, de refus, d'enthousiasme, d'humanité, de vérité. et si Cuba est l'avenir du monde, Che Guevara en est le prophète.

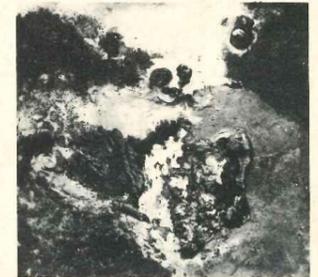
Rebeyrolle, au contraire de maints

intellectuels attirés par les idées de « gauche », n'a pas cherché à utiliser une option à des fins douteuses, il entend en assumer totalement les conséquences.

L'oiseau de la mort est foudroyé dans son œuvre, collé sur la surface de la toile, écrasé dans la couleur ; il est le symbole des Rangers, des Berets verts, des hélicoptères qui, sournoisement, fondent sur les foyers d'insurrection.

En plaçant ses pas dans ceux du Che, au ras du sol, dans la concistance même des matières, Rebeyrolle a opéré logiquement par rapport à son passé, parce qu'il a pratiqué un art de la réalité vécue, c'est-à-dire, finalement, une reconstitution du réel ressenti par le corps et non *imaginé*.

Rebeyrolle ne pouvait témoigner de Cuba, qu'en s'y rendant, qu'en y vivant, c'est-à-dire en *participant*. Le réalisme de son œuvre est un réalisme physique : la présence des choses y est réelle. Nul rapport avec le nouveau réalisme qui choisit les éléments du réel, les isole, et les place en « situation », mais, au contraire, l'assimilation d'une totalité qui est rendue dans les termes même de la vie : la terre, le sable, le bois et jusqu'au sang y sont effectifs. Je connais peu d'œuvre capable de donner avec une aussi exacte mesure (je veux dire avec une aussi grande exactitude humaine) un sens des choses vues, touchées. La peinture, au stade où elle est pratiquée par Rebeyrolle, n'est plus une distinction des choses ; elle en est le chant douloureux qui témoigne plus que d'une vision : d'un tempérament. D'où



le caractère lyrique d'une œuvre qui se construit d'instinct, qui ne repose pas sur des théories, et qui ne cherche jamais à démontrer un fait choisi à priori.

Que les œuvres récentes du cycle cubain retrouvent, malgré elles, le caractère du paysage de Cuba, et cela sans que l'artiste ait choisi d'illustrer des souvenirs, n'est ce pas la preuve que, vécu, le paysage pénètre effectivement dans la pensée de l'artiste et s'y aménage une durabilité dont l'œuvre témoigne sans coquetterie, sans style ! Car, le style, chez Rebeyrolle, c'est l'impact, c'est-à-dire, en fait, l'humeur. Elle est tour à tour coléreuse, ardente : Rebeyrolle évoque volontiers le ton de la passion. Dans le ton tragique de la série cubaine on ne voit pas seulement la prise de conscience d'une situation politique qui ne peut laisser un homme engagé indifférent, mais, également, le désespoir subit de l'artiste qui vient d'apprendre la mort du Che. C'est-à-dire l'intervention inattendue de l'événement dans le rythme d'une prise de conscience morale qui a été éprouvée charnellement. Rebeyrolle est ainsi un peintre du présent et de l'intemporel, car il sait que le réel est pétri d'événements, de gestes, de regards et de sentiments. Il faut regarder avec tout le respect (presque religieux) qu'elles méritent ces toiles qui consignent la mort, sur le sable, dans la pierre, des guerilleros. Le rouge est le sang d'un homme dont on a plus qu'une vague trace sur le sol, un signe, le geste d'adieu de la main dont l'ombre portée, de sang, s'est fixée. Son dernier feu de camps, les pierres sur lesquelles ses pieds se sont blessés sont là : témoins inertes, témoins durables d'un passage. Et puis, les oiseaux ont chu du ciel, ont fondu dans l'enfer du feu et de la mort, se sont écrasés, toutes ailes ouvertes, dans le sol (et pas seulement, toute réflexion faite, sur le sol) : leur intimité rendue, leur retour à l'origine sont trop évidents pour supposer cela.

De même que tous les espoirs de l'homme, ce sont les oiseaux qui, aujourd'hui, vont mourir à Cuba.

Jean-Jacques LEVEQUE
19



REBEYROLLE - Un pèlerin sur les traces du Che